



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



RÉFLEXIONS ET PERSPECTIVES

Vieillir : entre peur de vivre et peur de mourir

Aging: Between fear of life and fear of death

**V. Lefebvre des Noettes (Psychiatre du sujet âgé)*,
C. Le Bivic (Psychologue)**

Centre hospitalier Émile-Roux, 1, avenue de Verdun, 94450 Limeil-Brevannes, France

MOTS CLÉS

Vieillir ;
Peur ;
Personne âgée ;
Mort

KEYWORDS

Age;
Fear;
Elderly;
Death

Résumé Vieillir est à la fois une épreuve et une chance et ces deux composantes se répondent sans cesse dans une temporalité qui balance entre accélération et dilatation du temps. Nous explorerons dans ce cheminement clinique qui fonde notre légitimité soignante nos peurs qui peuvent se partager, s'approprier, se combattre, se surmonter pour que l'autre, cet étranger, que je porte en moi, ne m'empêche pas de vivre.

© 2014 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Summary Aging is at the same time a test and a chance and these two components answer each other ceaselessly in a temporality, which balances between acceleration and expansion of time. In the clinical pathway that legitimizes our medical status, we shall explore our fears that we can share, tame, fight, and overcome, so that the other, the stranger, which I carry in me, does not prevent me from living.

© 2014 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : veronique.lefebvre-des-noettes@erx.aphp.fr (V. Lefebvre des Noettes).

« Il ne faudrait pas vieillir, la peau tombe, c'est la mort du corps avant la mort de la tête, c'est la dégradation, moi j'ai peur de tout, j'ai peur de l'heure et du temps qui passe, il ne s'arrête qu'aux mauvaises heures ».

Le temps de la peur

« Si les gens sont en retard, je suis très tendue, ça monte, je suffoque et puis j'arrête de respirer, toutes les secondes durent des heures, je suis comme dans la nuit, la nuit de mes sens, tout est difficile, attendre et puis espérer, interpréter un signe, un son, être tendue entre désir et espoir et puis s'effondrer, alors là... ça me fait crier, comme une cocotte-minute, je deviens une chose qui crie, la peur ça rend bête, ça rend moins intelligent, on ne peut plus réfléchir, alors ça part, on court ou on crie, même pas pour appeler au secours, pour ça il faudrait réfléchir, alors que je flotte, je suis un bouchon sur un océan de vagues de peur... ».

Fanny, 78 ans, artiste et universitaire, belle et solide femme au regard profond, aux cheveux retenus en longue natte dont seules les pointes étaient encore colorées en roux, n'avait peur de rien. Elle était même partie il y a 10 ans en Inde rejoindre un amoureux et s'y installer 5 ans comme troisième épouse portant le sari, laissant ses enfants en France. Seule la maladie et la peur de mourir là-bas l'avaient fait rentrer. Mais, dès son retour, une peur sans limite, sans concession à la moindre accalmie, s'était emparée de son corps et de son esprit, brouillant tout, l'isolant, la rendant agressive et abandonnique, elle vivait comme une recluse avec de multiples aides qu'elle détestait à la mesure de sa dépendance. Sa peur de vieillir la desséchait sur place, figeait ses mains en de vieux sarments de vignes impotents, elle, si habile à peindre, sculpter, ne savait plus que compter les heures et les minutes et les secondes, seules compagnes mécaniques qui crantaient ses jours inconfortables sur son divan de souffrance. Plus rien ne faisait sens, plus de souvenirs, plus de soleil dans ses yeux ; tout était concentré dans l'ici et le maintenant dans l'attente anxieuse d'une mort imminente ; tout s'était éteint comme sa voix atone, sa créativité asséchée, son désir de vivre figé dans un temps suspendu entre peur de vivre et peur de mourir.

La peur a une origine, une cause que l'on peut nommer circonscrire, étudier, dompter : j'ai peur de tomber, j'ai peur de vieillir, j'ai peur d'ouvrir mon courrier, j'ai peur d'avoir un cancer, j'ai peur d'entrouvrir ma porte, j'ai peur de mon voisin, j'ai peur de perdre la tête...

La peur a des synonymes comme *tremor* (qui a donné trembler), qui est une forme de peur pour les Latins. *Tremor* signifie au départ le frisson, le vacillement (*tremor ignis* : le vacillement de la flamme), puis le déséquilibre, qu'on retrouve dans « tremblement de terre ». C'est à la fois ce qui tremble et fait trembler. *Terror*, mot masculin employé comme synonyme de panique, désignait un mouvement collectif. Mais la peur, c'est *pavor*. Or *pavere* veut dire « être frappé d'épouvante ». Avoir peur, cette fois, n'est plus trembler mais « être frappé ». Il apparaît que *pavor* provient de la même racine que *pavire*, qui signifie « battre la terre pour l'aplanir », et du verbe *paver*, « niveler la terre ». L'émotion pénible que l'on ressent à la vue d'un danger nous frappe, nous aplatit, nous nivelle, nous rend sans différence, sans singularité. Le latin populaire possède le verbe *espaventere*,

rattaché au latin classique *expavere* : d'où sont venus épouvante, épouvantail, épouvantable et même épave ! La peur nous réifie, nous rendant épave de nous-mêmes.

Heidegger [1] différencie la peur de l'angoisse. La peur a un objet, on sait toujours de quoi l'on a peur, alors que l'angoisse est sans objet, indéterminée, sans représentation. Heidegger déclare en effet que l'angoisse ne sait pas devant quoi elle s'angoisse. Elle est l'affect de la finitude, qui se manifeste par un glissement du monde dans son ensemble, comme si tout basculait, tout disparaissait, le noir en plein jour, la gorge se serre, on se sent mal mais on ne sait pas pourquoi.

L'angoisse, celle qui vous envahie, n'a pas de nom, n'a pas d'objet, elle est flottante, elle arrive on ne sait d'où, choisit son moment, parfois dès le réveil, pour se loger au fond de votre estomac le nouer savamment remonter dans votre gorge, l'assécher et vous faire suffoquer ou s'attarder dans votre cœur qui alors bat de travers, s'affole, galope, saute des notes, elle peut courir dans vos reins et vous courber le dos, ramper dans votre ventre et y accélérer une digestion déjà difficile, elle peut sonner les 12 coups de votre fin de vie comme ça sans prévenir... Elle peut vous rendre véloce comme un lapin dans une fuite zigzagante ou lent et pesant comme une tortue de terre...

L'angoisse donne du sens, du vital, permet d'être face à l'essentiel, de revenir à ce qui compte, lorsque tous les objets se sont effacés, à notre condition de mortel, à ce que Heidegger [1] appelle encore le « souci » qui, contrairement à la « préoccupation », n'a pas lui non plus d'objet. Autrement dit, l'angoisse, à l'inverse de la peur, est un affect métaphysique. Cette dernière paraît en effet dénuée de sens. Et même, elle prive de sens. La jeune femme (que l'on devine déjà entre deux états puisque suggérée par son ombre portée) sous la douche dans le film *Psychose* n'a pas le temps, ni la liberté de s'angoisser quant à son être au monde, elle hurle car elle est collée à la proximité de sa mort, « aplatie » par l'imminence. Comme dans « le cri » de Munch, ce cri sans son, muet de frayeur, c'est l'absence de distance à la relation à l'objet, qui prive de toute liberté. La peur peut donner à partager, à discussion, à penser, mais nous en parlons parce qu'au moment où nous le faisons, nous n'avons plus peur. La peur, à la différence de l'angoisse, prive de pensée.

Nous avons tous été confrontés aux tourments de l'attente anxieuse, juste avant la bouffée d'angoisse, à cet étirement sans fin des minutes qui nous paraissent des siècles. Alors, les marqueurs de temps que sont les horloges et les montres semblent nous mentir, car « notre temps » ne passe pas, du moins il n'est pas vécu comme un intervalle bien délimité entre deux repères. Parce que la durée semble se distordre, s'allonger, se dilater ou s'accélérer selon les circonstances, ces éprouvés du temps sont incommunicables. L'éprouvé du temps de l'attente sous le signe de l'espérance n'est pas celui de l'éprouvé sous le sceau de l'inquiétude. Il est parfois délicat, voire impossible, de démêler absolument l'espérance de l'inquiétude, car ce qui est prévu, attendu, désiré, pourrait tout aussi bien ne pas avoir lieu. C'est bien dans la densité de l'attente que nous prenons conscience de l'imprévisible.

Dans l'épaisseur de l'attente, nous mesurons la part indéterminée et libre de notre existence, et de celle d'autrui (qui peut avoir changé d'avis et ne pas honorer ce

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/3326101>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/3326101>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)